

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN

— G. GARNIR

— L. SOUGUENET



LOUIS RAEMAECKERS

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison F. VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60 millions

SIÈGES :

ANVERS, 42, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

AGENCES

DANS TOUTE LA BELGIQUE

et à Luxembourg et Cologne

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
BRUXELLES

Café-Restaurant
DE PREMIER ORDRE

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

..... BRUXELLES

GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

35 - 39 - 41 - 43 - 45 - 47 RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES

BAINS DIVERS

BOWLING

DANCING

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaimont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	Un An	6 Mois	3 Mois	Compte chèques postaux n° 16.604
	Belgique	fr. 30.00	16.00	9.00	
Étranger	» 35.00	18.50	—		

LOUIS RAEMAECKERS

Gustave Abel a écrit dans la Patrie Belge (qui nous demande de vous dire, entre parenthèses, qu'elle vient d'entrer dans la quatrième année de sa florissante existence) : « Nous étions des millions d'hommes prisonniers dans notre propre pays et pendant quatre ans. Sans les écrits prohibés que l'on se passait mystérieusement et que l'on se procurait souvent grâce à des ruses d'apache, on n'aurait rien su des mouvements d'opinion que la guerre faisait naître dans le monde, au-delà des océans aussi bien qu'en Europe.

» C'est ainsi qu'à la faveur de relations utiles, j'avais pu me procurer quelques dessins du grand caricaturiste hollandais Raemaekers, dont les œuvres satiriques fustigeaient nos bourreaux avec une âpreté vengeresse. J'en achetai quelques-uns et, après les avoir admirés, je les dissimulai prudemment entre les pages de quelques gros volumes pour les soustraire à des perquisitions toujours possibles... Et la cachette m'avait tellement donné confiance, que je n'ai pas encore réussi à retrouver ces planches criminelles...

» Quelle influence ces dessins ont-ils exercée sur l'esprit public à l'étranger ? Nous l'ignorons alors et, aujourd'hui même, nombre de Belges, les prisonniers de ces quatre ans, l'ignorent encore. Ils ne savent pas quel service immense, inappréciable, Raemaekers rendit à la cause des alliés, et en particulier à celle de notre patrie violente, martyrisée, sur laquelle pesait la menace de ce désastre irrémédiable : la perte de son indépendance et de sa liberté. C'est au point que Lloyd George a pu dire : « De toutes les personnes privées du monde entier, » Raemaekers est celui qui a fait le plus pour la » cause des alliés. »

On ne saurait mieux dire que Lloyd George et

Gustave Abel, c'est pourquoi on ne pouvait laisser Raemaekers s'installer à Bruxelles sans lui souhaiter la bienvenue et sans l'inviter à dîner à la belge, histoire de lui faire faire connaissance avec quelques-uns de ces amis inconnus qu'il a en si grand nombre chez nous.

Car Raemaekers est une des conquêtes de la Belgique (avec Eupen et Malmédy) et nous exerçons sur lui notre droit de priorité. D'ailleurs, nous avons sur lui un petit droit de reprise. Raemaekers, pendant un an, avait appris son art à Bruxelles, chez Blangarin. Il fut, dès avant la guerre, de ces amis sûrs que la civilisation latine ignore parfois, mais qu'elle retrouve toujours au moment critique. Agadir l'avait éclairé sur le péril imminent ; la guerre lui permit de libérer son âme. Il le fit avec cette fougue, cette générosité qui sont de lui, et aussi cette dureté, cette férocité que commandaient les circonstances. L'heure n'était plus à la pitié, et les gifles que Raemaekers colla sur la face livide du boche des boches furent un soulagement pour la conscience publique. Vous vous en souvenez, vous qui souffriez jusqu'à l'âme de l'humiliation quotidienne et qui pouviez ainsi savourer votre revanche secrète, et revanche qui durera, car les dessins de Raemaekers survivront à la guerre. « On comprend », raconte G. Abel, « on comprend donc l'indignation frémissante qui s'empara d'une âme aussi éprise de justice que celle de Raemaekers, quand éclata la guerre que Guillaume II déchaîna sur le monde. Chacun de ses dessins devenait une flétrissure, une imprécation, qui semblait lancée par une Némésis à laquelle le génie d'un caricaturiste fournissait une arme redoutable. Le succès fut énorme. Mais on était terrifié, surtout dans les sphères officielles. Il fut mandé par M. Loudon, ministre des

PATE PECTORALE DANIEL
guérit la **TOUX**

Fr. 3.75 la grande boîte dans toutes pharmacies

affaires étrangères, qui cependant éprouvait des sympathies pour les alliés.

« Le ministre tâcha de lui faire comprendre que cette campagne allait valoir à la Hollande de grosses difficultés avec le gouvernement allemand... Il le conjura de se modérer, de respecter le devoir de neutralité, tout au moins de ne pas interpréter la figure d'un homme d'Etat étranger... Pour toute réponse, Raemaekers lui dit : « Ce soir, paraîtra » un dessin encore bien plus terrible que les autres... Quant à l'image des hommes d'Etat, je n'ai pas besoin de celle de M. Poincaré ou du roi Albert, mais je ne lâcherai pas celle de Guillaume II et de ses congénères, parce qu'ils représentent un système que je veux vouer à l'exécution... »

« Le propriétaire du Telegraaf subit également une pression énergique. Il commença par refuser quelques dessins. Ensuite, il fit venir l'artiste. Il l'écouta d'abord de l'air le plus impassible, ne laissant pas deviner sa pensée. Mais tout à coup il s'écria : « Pour moi, vous ne pourrez pas vous montrer assez francophile ! Envoyez-moi tout ce que vous voudrez. »

???

Petit, coloré, avec la tranquillité patiente de ceux de son pays, Raemaekers ne laisse point deviner par son aspect extérieur la passion de son âme. Nous lui avons demandé quelques souvenirs personnels. Il le fait avec un flegme et une bonhomie que nous respectons.

« Au mois d'août 1917, à Washington, raconte-t-il, les autorités avaient mis à ma disposition une salle du musée de peinture, la Corcoran Gallery, et je visitais mon exposition avec une charmante américaine qui, devant un de mes dessins, me fit observer que dans la légende l'imprimeur avait laissé une de mes fautes d'orthographe, ou bien y avait ajouté une des siennes. Je sortais un crayon et je corrigéai la légende.

Une vieille dame, très distinguée, me regardait sévèrement à travers son face-à-main, et me dit sur un ton de reproche :

« That's a very fine drawing Sir. »

Je lui répondis en anglais :

— En effet, Madame, il n'est pas trop mal.

— Non, Monsieur, il est très beau !

— Ma foi, Madame, cela dépend un peu des goûts, mais je vous bien admettre qu'il n'est pas mal du tout...

— Well, Sir, don't you think that Mr. Raemaekers is a great man?...

— Un grand homme? Non Madame, je ne pense pas... Pas plus grand que vous ou moi...

Ici, ma jeune compagne s'exclamait : « Mais, Madame, vous parlez à M. Raemaekers ! »

Du coup, les yeux sévères de la dame se faisaient tout ronds, sa bouche aussi, et deux mains, un peu tremblantes, se tendaient vers moi. Elle me disait un tas de choses, expliquait son indignation à m'avoir vu toucher mon pro-

pre dessin, appelait son mari, le D^r W. et Rector Magnificus d'une université de jeunes « clergymen » en Virginie ; tous deux m'invitèrent à venir chez eux, exprimant aussi le désir de me voir alors prêcher devant les jeunes pasteurs...

Vous voyez-cà d'ici... Moi, prêcher devant des « professionnels » !

En effet, le genre de Raemaekers n'est pas le genre prêdicant.

???

Chargé de mission par Lloyd George en Amérique, Raemaekers fut un assidu visiteur du front français :

« C'était au mois d'août, nous dit-il, dans le secteur du général Humbert, aux environs de Lassigny.

« Les Boches reculaient toujours, chassés de positions fortifiées d'une manière inouïe, et installées avec un confort et même un luxe stupéfiants.

« Avec mon ami et compagnon, le lieutenant G..., je visitais un de ces réduits, pour les trois-quarts enfoncés par une grande marmite, qui avait lancé en l'air, comme des plumes, les lourdes poutrelles de fer, les morceaux de béton armé d'un mètre d'épaisseur, écrasant sous les débris les occupants, dont la présence se faisait sentir (c'est le cas de le dire!) ; jetai même les rondoux et troncs d'arbre, avec lesquels on avait garni « ce réduit de luxe » comme un décor de théâtre wagnérien, enfonçant les portes et les fenêtres, qui étaient garnies d'ornements d'art en fer forgé à la main.

« Ça avait été un poste de commandement et un grand nombre de lignes téléphoniques y aboutissaient.

« J'y étais entré pour y faire un croquis. Après avoir quitté cet endroit depuis deux heures, voulant faire un autre croquis, je m'aperçus qu'un de mes carnets, contenant une trentaine d'esquisses, me manquait.

« J'étais très contrarié et nous décidâmes de refaire tout le chemin en sens inverse, revisitant, autant que possible, les endroits où nous avions passé depuis. Revenu jusqu'à ce poste de commandement, je descend pour y jeter un coup d'œil, sans espoir, d'ailleurs. Et voilà que je vois, parmi les débris boches, les débris de mon carnet. Un poilu l'avait trouvé, et, jugeant la couverture cartonnée à son goût, ainsi que la dizaine de feuilles de papier que je n'avais pas encore gâtées de mes barbouillages, arrachait les dessins, les jetait dans le trou, et s'en fut écrire une bonne lettre à sa payse, sur les feuilles blanches.

« Et moi qui avais dit à mon ami que, si mon carnet était trouvé par quelqu'un, il y aurait des chances que je ne reverrais plus mes croquis ! mais le poilu n'était pas un amateur. Et les officiers, le soir, à la popotte, se sont amusés quand je leur ai raconté cette histoire, si humiliante pour mon amour-propre d'artiste !

Il nous semble que ces caractéristiques sans éclat, dont nous respectons le ton, caractérisent bien leur homme, et cela est intéressant.

Celui, le Hollandais, qui prit si à cœur notre cause, est un homme calme, maître de soi, et qui ne se donna qu'en parfaite conscience...

C'est en nous en rendant bien compte que nous le remercions.

POURQUOI PAS ?



A M. Raymond POINCARÉ

Président du Conseil des Ministres français

Depuis que l'opinion publique, inquiète et désorientée, vous a placé à la tête du gouvernement français, en dépit, dit-on, du Président de la République, à qui ce chassé-croisé ne disait rien qui vaille — il a occupé votre place, comme vous avez occupé la sienne — les journaux ministériels chantent vos louanges à l'envie. Ils célèbrent le « souple » Briand ; ils exaltent le « ferme » Poincaré ; le journaliste ministériel ignore aujourd'hui ce qu'il a dit hier.

En Belgique aussi, vous avez une bonne presse. Vous avez proclamé que vous aviez de l'amitié pour notre pays ; on veut vous croire. Et vous bénéficiez de la déception que nous ont causée Briand et Loucheur ! Vous êtes, pour l'instant, celui qui fera payer les Boches et qui saura traiter avec l'Angleterre d'égal à égal. Le bon peuple, qui a d'autant plus besoin de croire qu'il a été plus de fois déçu, vous donne sa confiance : tout nouveau, tout beau.

Il est vrai que, dans ce agréable concert, les socialistes se chargent d'apporter la note discordante. Obéissant à cette merveilleuse discipline intellectuelle qui fait une force, mais qui rend le parti difficilement fréquentable pour un esprit libre, ils font campagne contre vous, et de Paris à Tiflis, de Milan à Schaerbeek, de Manchester à Zurich, ils vous appellent unanimement : « Poincaré-la-Guerre ».

Mais l'accusation est tout de même un peu trop absurde pour qu'elle soit vraiment dangereuse. La réputation qu'on vous a faite a pour conséquence que vous êtes le dernier homme de France à pouvoir mobiliser.

Ce n'est pas de là que vient le danger, Monsieur le Président. Vos vrais ennemis sont ceux qui vous exaltent et qui, le plus sincèrement, du monde, vous prêtent des promesses que vous ne pourrez jamais tenir. Souvenez-vous de votre prédécesseur ! Quand M. Briand prit le pouvoir, il y a un an, quels espoirs ne fondait-on pas en lui ! Il était le seul homme capable de tirer quelque chose d'un mauvais traité bâclé par Clemenceau. Son éloignement du Pouvoir pendant tout le règne du Tigre lui avait permis de réfléchir. Sa finesse, sa souplesse, en faisaient l'âme nationale de M. Lloyd George. Il était la main de fer dans le gant de velours et l'on comptait bien qu'il concilierait l'eau et le feu, qu'il ferait payer le Boche et qu'il contraindrait l'Anglais.

Voilà où il en est, le pauvre homme ! Jamais chute ne fut plus profonde que la sienne. On a voulu l'atteindre lui-même dans la personne du plus actif et du plus intime de ses collaborateurs : il n'a pas hésité à le sacrifier à la mauvaise humeur parlementaire. Ce sacrifice n'a servi

qu'à prolonger son règne de quelques jours et à rendre sa chute irrémédiable. Cet incomparable charmeur s'en va sous les huées. Il ne lui reste plus qu'à aller planter ses choux à Cocherel...

« Aristide, disait un de ses parents, fermier dans les environs de Nantes, il paraît qu'il a une bonne place à Paris dans la politique, mais ces situations-là, ça n'est jamais sûr ! »

Il en a fait l'expérience, le pauvre. Puissiez-vous ne pas l'imiter sous ce rapport !

Et vous-même, Monsieur le Président, n'avez-vous pas appris personnellement ce qu'il en coûte d'être aimé des foules ? Quand vous fûtes élu président de la République, ce fut un engouement inouï. Grand avocat, lettré, membre de l'Académie française, vous apparaissiez, au milieu des politiciens, comme le représentant de l'Intelligence. Au pays, las des querelles de parti, vous deviez imposer l'union nationale, vous passiez pour avoir le sens de l'autorité et de la responsabilité. On allait enfin trouver en vous le président qui préside, l'homme de gouvernement qui gouverne. Les conservateurs autoritaires du type Maurras parlaient d'une dernière expérience à tenter sur votre nom ; on constituait le parti « poincariste »... Six mois après, il apparut que vous seriez un président comme les autres. Vous sentiez venir la guerre : vous avez été impuissant à la préparer et à l'empêcher. Et pendant les dures années du conflit, votre popularité n'a cessé de décroître, malgré tous les efforts que vous faisiez pour remplir vos fonctions en conscience. Quand vous avez quitté l'Élysée, vous étiez las du Pouvoir, mais le pays était las de votre pouvoir. Il croyait à Clemenceau, le Père-la-Victoire, le sauveur de la Patrie.

Vous aviez vu faire sans vous, contre vous, un traité que vous jugiez mauvais : vous ne l'avez pas moins signé, bien que la Constitution vous donnât le droit de n'en rien faire, comme si vous aviez voulu démontrer à l'histoire que l'esprit parlementaire est plus fort que la lettre constitutionnelle.

Au fond, il n'y a rien de plus mélancolique ni de plus décevant que cette histoire, et que toute l'histoire de la politique française depuis vingt ans. Dans aucun pays, et peut-être dans aucun temps, on n'a vu autant de talent, d'intelligence, en France, que sous la troisième République. Mais on dirait que toute cette intelligence et tous ces talents se neutralisent et s'annihilent les uns les autres. Ils s'usent à la conquête du pouvoir, se dépensent dans les plus vaines des luttes intestines, et l'on a l'impression que les événements se font tout seuls, au hasard, et dans le désordre du hasard. Les démocraties de l'antiquité passaient pour de grandes mangeuses d'hommes : les nôtres sont autrement gourmandes. Elles dévorent leurs enfants avant que ceux-ci aient eu le temps d'agir.

Vous avez dû vous dire tout cela, Monsieur le Président. Et cependant, à peine aviez-vous quitté les lambris dorés de l'Élysée où vous vous étiez tant ennuyé, disiez-vous, que

FABRIQUÉ DANS LES USINES
DU « SUNLIGHT SAVON »

SAVON EN
PAILLETES
POUR TOUT
LAVAGE
DÉLICAT.

LUX

vous n'avez plus songé qu'à retrouver les lambris non moins dorés du quai d'Orsay. On n'a pas le temps de s'y ennuyer, mais on y subit beaucoup d'ennuis. Pour ambitionner le Pouvoir, à l'heure où nous sommes, il faut une incroyable sottise, un immense orgueil ou une héroïque passion du bien public. C'est le héros que nous voulons voir en vous, Monsieur le Président, et c'est un petit pain admiratif que nous vous envoyons. Vous héritez de la situation la plus compliquée et la plus lourde, une situation à laquelle plus personne ne comprend rien. Vous avez affaire à une opinion nerveuse et désorientée, dont la confiance est encore plus dangereuse que l'hostilité; vous avez à vous défendre, vous et votre pays, contre une nuée de ragots et de calomnie comme on en a rarement vu; on attend de vous que vous soyez à la fois pacifiste et bellicieux, financier et idéaliste, anglophile et anglophobe. En vérité, Monsieur le Président, ce petit pain d'admiration est aussi un petit pain de condoléances... P. P. ?



Retour de Cannes

Ils sont revenus tous en bande, un peu ahuris de ce que ces vacances se soient terminées si vite... Puis, nos ministres ont fait des confidences. Ils ont — ils l'ont dit — parlé haut là-bas, on les entendait de l'autre côté de la porte... Ah! on a vu ce qu'ils étaient... Ah! mais...!

Et ça nous a fait plaisir qu'ils aient parlé haut en notre nom, parce que, malgré tout, nous gardons quelques-uns des travers des petits pays. On ne nous en veut par pour ça. On nous regarde en souriant et avec sympathie.

L'essentiel est qu'on ait respecté nos droits, dont l'un, le droit de priorité, nous a été, sinon donné, au moins fait obtenir à Versailles par la France. Il ne serait pas intelligent de l'oublier.

Entre les deux

Notre vieux ami, le baron Patris, qui possède une âme d'une ingénuité exquise, s'étant trouvé en face des deux ministres retour de Cannes, a demandé à l'un d'eux :

— Est-il vrai, Monsieur le ministre, que vos préférences aillent à la France au détriment de l'Angleterre?

Et à l'autre :

— Est-il vrai, Monsieur le ministre, que vos préférences aillent à l'Angleterre au détriment de la France?

Les deux ministres se sont regardés en souriant, et ont haussé silencieusement les épaules.

Le baron Patris a pris note.

Cette scène sera projetée dans tous les cinémas, à partir de vendredi prochain.

Le pacte anglo-belge

Et il y aura aussi un pacte anglo-belge, tant mieux, tant mieux et nous verrons le roi d'Angleterre cette année. Que d'honneurs! Il n'avait vraiment pas été pressé, ce roi-là, de rendre les trente-six politesses que le roi Albert lui a faites depuis son avènement.

Mais maintenant que nous voilà alliés (!) nous méritons un petit encouragement.

Seulement, hein, bonnes gens, ne vous imaginez pas que quand on est protégé par l'Angleterre, on peut en prendre à son aise... Un Anglais jovial disait : Nous perdons l'Irlande, le pacte belge est une consolation. » Boutade; mais M. Vandervelde vous expliquera ce que c'est que la portugalisation et quand on voit, comme la France doit se regimber pour ne pas être entraînée dans le sillage d'Albion, on se demande bien comment, s'il le faut, nous réagissons? Car Albion n'a pas la bonasserie française.

Pour le moment ne voyons dans le futur pacte qu'une garantie de plus contre le Roche. Et félicitons M. Jaspar.

Mais cependant...

Mais cependant demandons-nous ce que M. Jaspar a voulu dire en parlant à la presse, R. de Marès, qui est un homme calme, pose ainsi la question :

« A ce propos, je vous signale qu'on s'est demandé dans certains milieux ce que notre ministre des Affaires étrangères avait voulu marquer tout spécialement en soulignant comme il l'a fait dans ses déclarations à la presse, que la garantie anglaise jouerait en cas d'agression contre la Belgique ou de violation du territoire par « une puissance étrangère » — l'expression « puissance étrangère » devant être prise dans le sens le plus large. Quelle puissance étrangère autre que l'Allemagne pourrait être visée par là?

Il serait absurde et inutile de « supposer, dit encore R. de Marès, que cette puissance étrangère puisse être la France... »

Hé! hé! c'est assez là le genre de notre Jaspar. — Une petite bravade inutile pour montrer qu'il est un peu là, lui qu'on a beaucoup moins écouté que Theunis et que la France ne prend pas au sérieux. Il est vrai que l'Angleterre?...

Mais, au nom du ciel, à quoi ça rime-t-il, ces bravades chroniques?... Le Belge n'est pourtant pas un fier-à-bras, qui se plaît à marcher sur les pieds des gens.

Les coupables

On dit : « Si cette Conférence de Cannes ressembla trop souvent à une tour de Babel, si son énervement rayonna jusque dans les capitales, c'est la faute à la presse... Elle était partout, la presse, s'offrant en tentation aux grands hommes éberlués, instrument sournois, admiré, et qu'on feint de mépriser... Toute une presse bavarde, ivre de bruits, de soleil, les uns miteux, les autres décorés; des rastaquouères et des hommes de science, tous juxtaposant des intérêts et des sentimentalités différentes et s'exacerbant les uns les autres... Le moindre accident étant happé, colporté, enflé... Imaginez M. Jaspar disant un gros mot à Loucheur, pas moyen de rattraper le gros mot. C'était la guerre. »

Poincaré a qualifié ces conférences de diplomatie de cinéma. C'est assez juste. Et la presse n'y joue pas un beau rôle, ni très digne...

Le gâchis

Il fallait s'y attendre, mais, comme dit un personnage de tragédie, « notre malheur passe notre espérance ». Le gâchis qui est sorti de la Conférence de Cannes est quelque chose d'inimaginable, et le coup de tête de M. Briand n'a fait que précipiter une catastrophe qui devait arriver tôt ou tard. Plus personne ne sait au juste à quoi s'en tenir. Qu'a-t-on décidé ? Qu'a-t-on étudié ? Qu'a-t-on dit ? Plus on interroge les témoins, et même les acteurs de la tragi-comédie, moins on y voit clair. Tous se contredisent, s'embrouillent dans les systèmes des experts, dans des accords successifs qui, tous, ont été également inutiles et également vains. Vous rencontrerez bien des gens qui vous diront : « Moi, je sais : j'ai vu les dossiers... » Quels dossiers ? Il faudrait dix ans pour les étudier, tant on a noyé les articles du traité dans l'océan des paperasses contradictoires. La vérité, c'est que si nous avions voulu démontrer que les Allemands avaient raison quand ils disaient : « Le traité est inexécutable », nous n'aurions pas mieux fait.

La Willys-Knight 20 HP. 4 cyl.

est la seule « sans soupapes » répandue dans le monde entier et ce, grâce à ses qualités.

C'est aussi la seule qui est garantie deux ans.

Henri Noterman et Co, 201, rue Royale. Tél. 100.46.

Procès de famille

On a dit que, dans l'affaire Coppée père et fils, se trouvaient à la barre M^{me} Renkin père et fils, M^{me} Braun père et fils et M^{me} Janson père et fils. Cela est inexact — ou, du moins, si les fils sont à la barre, ils y sont simplement pour assister leurs pères dans la manipulation des dossiers et à titre d'« observateurs », comme le délégué américain au Congrès de Cannes. Comme on prévoit que le procès pourra durer des douzaines et des douzaines d'années, il n'est pas mauvais que les fils soient au courant, pour le cas où les pères seraient frappés par la débilité sénile avant qu'ils aient épuisé la juridiction.

Il est particulièrement à regretter, dans cet ordre d'idées que le magistrat qui préside aux débats, M. Torsin, n'ait pas un fils qui soit derrière son siège pour reprendre la suite — nous voulons dire pour les temps très lointains où l'on pourra entrevoir la fin des débats.

Il y aura les avocats et le magistrat de l'affaire Coppée comme il y avait autrefois le maçon de la Maison du Roi.

Sandeman Wine

28, rue de l'Evêque.

6, boulevard de Waterloo (Porte de Namur).

Dégustation des vins de liqueurs de la firme Géo-G. Sandeman. Ouvert après les spectacles.

Maison fondée à Oporto en 1790.

Les responsabilités de la presse

Les responsabilités de la presse sont donc considérables. Non pas de la presse d'opinion sur les préjugés de laquelle le public sait à quoi s'en tenir, mais de la grande presse d'information, qui passe pour n'en point avoir. Depuis qu'il

a été décrété que la diplomatie serait désormais publique, les chefs des gouvernements, qui se déplacent de ville d'eaux en ville d'eaux, pour discuter le sort du monde, au son du jazz-band, sont suivis d'une nuée de journalistes. Comme il est matériellement impossible d'admettre ceux-ci à suivre les débats, ils se contentent d'écouter aux portes ; ils harcèlent les plénipotentiaires, leur arrachent des débris de déclarations, télégraphient hâtivement sans contrôle et sans critique, des bribes de discussions, des morceaux d'arguments, de sorte que des débats extrêmement délicats et nuancés arrivent au public dans un tel état qu'il est absolument impossible d'y comprendre quoi que ce soit et que le lecteur ou le commentateur peut les interpréter selon sa fantaisie ou ses préjugés. Il est peut-être heureux que M. Briand ait quitté le pouvoir : son autorité était fort diminuée, et il ne paraissait plus très maître de ses nerfs. Mais il n'en est pas moins vrai que l'émotion qui s'est emparée du parlement français et qui a provoqué sa chute, a pour origine la nuée de fausses nouvelles qui s'est abattue sur Paris pendant la conférence.

Mort de Gustave La Gye

Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, la mort de Gustave La Gye, secrétaire de la rédaction de l'*Etoile belge*. Nous ne pouvons que dire ici en quelques lignes le bon camarade qu'il était. On se rappelle, d'ailleurs, qu'il eût les honneurs de notre première page.

C'est un hommage que nous lui avons rendu bien volontiers, à ce journaliste consciencieux et à cet ami loyal. Hélas ! c'étaient des fleurs pour une tombe qui s'ouvrait.

Un commis facétieux

Un avocat de nos amis, personnalité des plus en vue au barreau, a attaché à son service un jeune homme très recommandable, mais dont l'instruction laisse un peu trop à désirer, eu égard aux fonctions de secrétaire qu'il est souvent appelé à remplir. D'autre part, comme le patron, accablé sous la charge d'un cabinet surabondamment achalandé, ne peut relire toujours sa correspondance avec l'attention désirable, il arrive que s'échappent de son cabinet des perles de la belle eau que voici :

A une cliente de mauvaise paie, sous la date du 7 janvier 1922 :

Depuis juillet dernier, vous me promettez vainement de régler mon compte.

Fin d'année, je me permettrai de faire encaisser par la poste et si... (suit une formule comminatoire).

En voilà une qui n'osera pas se plaindre de son peu de crédit.

A un confrère, en rendant compte de l'issue d'un procès plaidé contradictoirement avec lui :

Avec cet argent, nous avons acheté une vache, un veau, une vachel, un porc et autres instruments aratoires.

Il parait — *scriptor dixit* — que « vachel » se dit d'un veau féminin.

A un autre, à propos d'un vieillard de 74 ans.

Il a déguerpi avec langes et hardes...

J'en passe et des meilleurs ! Ton confrère a eu la charitable idée d'attirer l'attention de notre ami sur les facéties que lui faisait signer son commis. Heureusement, n'est-ce pas ?

Reporters

Et ces nouvelles fausses, ou tendancieuses, d'où viennent-elles ? Qu'il y ait, parmi les correspondants et les envoyés spéciaux des gens qui savent très bien pour qui ils travaillent, c'est infiniment probable, mais la plupart d'entre eux n'en ont aucune idée. Ce sont de braves garçons arrachés aux « chiens écrasés » par un caprice directorial ou par l'art dont ils ont fait preuve dans la conquête d'une cabine téléphonique, aux dépens de leurs confrères. Leur grande force, c'est cette ignorance et cette indiscretion foncière qui leur permet de demander tout à trac à un ministre ce qu'il vient de mettre dans un traité secret. Le ministre, interloqué, n'ose pas les mettre à la porte, parce que, comme il est parlementaire, il a peur de la presse : il essaie de parler pour ne rien dire ; mais le reporter se croit le droit d'interpréter, car, au bout de huit jours de ce métier-là, il est persuadé qu'il sait tout, qu'il a tout vu : « Briand m'a dit... Loucheur m'a déclaré... Theunis m'a assuré... Jaspas m'a laissé entendre... Je crois savoir que Curzon... » Et allez-y ! Toute la diplomatie européenne y passe ! Talleyrand et Metternich n'étaient que de petits garçons auprès de tels reporters diplomatiques qui, il y a deux ans, ne savaient pas au juste où se trouvait Constantinople...

Il faut espérer que la Conférence de Cannes sera la dernière de ces palabres internationales, où le métier de diplomate est fait par des parlementaires, et le métier d'historien par des reporters.

Ecrivez à la machine

Mais... sur une Japy ? c'est bon, c'est français, et quel prix ! Demandez références à G. G. Abels, 56, Montagne aux Herbes-Potagères. Tél. B. 415.73.

On badine

Le chauffage central allait un peu fort cette semaine, à la rédaction du *Soir*. Et voici ce qu'on y entendit :

Qu'a-t-on servi à Briand ?

Des triques à la mode de Cannes.

D'ailleurs, ce n'est ni M. Tschoffen, ni M. Louis Bertrand, ni le cardinal Désiré-Joseph, mais d'autres rédacteurs du *Soir* qui s'exprimèrent ainsi.

L'Hotel Britannique

On vient de procéder à la vente publique du vieil *Hôtel Britannique* de la place du Trône. Il a été acheté par M. Blondiau, qui en était depuis de très nombreuses années l'exploitant.

M. Blondiau va rajeunir l'*Hôtel Britannique*. Il compte en faire un hôtel moderne de tout premier ordre, digne d'une capitale. On y trouvera le confort des derniers progrès et, sans aucun doute, le *Britannique*, dans le joli cadre de la place du Trône, deviendra l'un des principaux hôtels de la capitale, contribuant au prestige et au bon renom de celle-ci.

Et M. Blondiau, dans le succès certain, trouvera la juste récompense de ses initiatives et de ses efforts.

Le baron inconnu

On chuchote d'étranges choses sous le manteau des cheminées les plus armoriées... Il paraîtrait (fermez les portes : qu'on vous dise ça à l'oreille) que nous avons bien plus de barons qu'on ne le dit. Il y a des barons inconnus... Peut-être qu'il y a même des barons qui s'ignorent.

C'est des maladies qui s'voient pas quand ça s'déclare... chantait, à Cannes, Aristide Briand (ou bien un autre ailleurs) et des marants furent baronnifiés et on n'en sut rien, car il y a le baron modeste et qui ne tient pas à ce que sa gloire éclate en coup de feu. La savonnette à vilains aurait donc opéré dans l'ombre. Déjà, il y a huit ans, notre regretté prince de Boscovie protestait en ces termes :

L'« Almanach royal » donne, tous les ans, d'office, la liste des décorés des ordres nationaux, Belges et étrangers, et celle des Belges autorisés à porter les insignes d'ordres étrangers. Cependant, on conviendra que les titres de noblesse ont une importance équivalente aux changements de noms et, par conséquent, intéressent la généralité des citoyens. Le devoir du gouvernement serait donc de donner, d'office, dans son annuaire officiel, les listes complètes des nobles, et même d'insérer au « Moniteur », dans le mois de leur date, tous les arrêtés royaux relatifs à des lettres-patentes accordées en matière de noblesse (c'est l'opinion exprimée par Jules Bara, très compétent en la matière, dans la séance de la Chambre des représentants du 22 février 1894). Nous avons néanmoins toujours vu le gouvernement publier ces arrêtés par listes, et quand bon lui semblait.

Nous reprenons pour notre compte la protestation de feu notre ami Germain, prince de Boscovie. D'autant plus qu'il nous vient une idée. Si la France a enterré pompeusement un poilu inconnu, il importe que la Belgique (on l'a dit) suive ce noble exemple. Mais quoi ? un poilu ? c'est bien banal. Et puis est-ce le poilu le vrai vainqueur de la guerre ? Vous n'en croyez rien, n'est-ce pas ?

Nous proposons donc qu'on mène au Panthéon le Baron Inconnu.

???

Le *Gold Star Port de Priestley et C^e d'Oporto* figure sur toutes les bonnes tables.

On pavoisa

M. Vandervelde écrit dans le *Peuple* avec bonne humeur :

J'ai retrouvé, l'autre jour, dans le « Pourquoi Pas ? », l'historique des harengs salés de l'intendance belge, que nos soldats refusaient énergiquement et pendaient, au bord des routes, en signe de protestation.

Ah ! cette histoire, que de fois nous l'a-t-on servie, avec des embellissements toujours nouveaux !

Elle est véridique, d'ailleurs ; et amusante aussi ; pour les journalistes, du moins, qui en veulent à Vandervelde ; sinon pour les « jass », qui ne voulaient plus de harengs.

On pourrait, au surplus, en raconter d'autres : celle des pommes de terre gelées, en 1916, par exemple ; ou des haricots « mulatins » que l'on comparait à des balles de shrapnells.

Suit une description de la « Journée des harengs », la deuxième dans l'histoire :

On m'en montra beaucoup, ce jour-là, je vous prie de le croire, et partout ailleurs que dans les gamelles !

Il y en avait le long des haies. Il y en avait disposés en croix, comme des hélices d'avion. Il y en avait sous forme de trophées et de panoplies.

Ce n'est pas, au surplus, qu'ils fussent mauvais ; mais on en distribuait presque tous les jours, et, par ces temps de chaleur, leur salure donnait la pépie. Aussi les hommes étaient furioux et n'avaient pas tort de l'être.

Et M. Vandervelde fait cette remarque intéressante :

Peu importe; puisqu'il y avait un ministre de l'intendance, les hommes croyaient et « devaient croire » — car c'est été raisonnable — que ce ministre de l'intendance avait, tout au moins, un droit de contrôle sur l'emploi et sur la distribution des vivres qu'il avait pour charge d'acheter.

Or, si invraisemblable que cela puisse paraître, ce contrôle n'existait pas!

Entre le ministre de l'intendance et les troupes du front, il y avait toute l'épaisseur du ministère de la Guerre et du G. Q. G.

La Buick 4 et 6 cylindres

Vous ignorerez toujours la souplesse d'une voiture aussi longtemps que vous n'aurez pas roulé dans une Buick. Comme sensibilité, elle est extraordinaire et son fameux « moteur-soupapes en tête est incomparable.

Saillies

Parmi les objets à l'ordre du jour de l'assemblée générale du 29 janvier, à l'Union professionnelle des Eleveurs de pur sang anglais en Belgique, on remarque ce libellé : Préconiser l'échange de saillies entre membres de l'Union professionnelle des éleveurs.

Il nous paraît évident qu'il s'agit, en l'espèce, d'un échange de bons mots, gais propos, joyeusetés ou calembredaines, et nous espérons que ces Messieurs ne manqueront pas d'en faire profiter les lecteurs de *Pourquoi Pas ?*

Si par impossible, nous versions dans l'erreur, force nous serait d'attirer l'attention de ces Messieurs sur les dangers que peut courir la morale publique par l'application de l'échange préconisé.

La grande semaine

Le succès de la semaine Brillat-Savarin a été tel, en France, que cette semaine a duré un mois.

Et l'on finit à peine de se poulécher les babines que, déjà, on parle de recidiver.

Les journaux culinaires ou bistrologiques viennent, d'autre part, de lancer l'idée d'une *Semaine du Vin*, qui serait naturellement suivie d'une *Semaine du Cidre*, et pourquoi pas de celle de l'Andouille de Vire, du Haricot de Soissons ou des Tripes à la mode de Caen?

Heureusement, chez nous, veillait un comité qui, si on peut dire, ne s'est pas laissé coupé les idées sous le nez. La Belgique est autant, et plus que la France, un pays de mangeailles et un peu de réclame, habilement faite, remettra en honneur les spécialités nationales, que les invasions allemandes et interalliées ont fait un peu délaïsser.

Donc, le comité a décidé que, les bonnes choses allant par trois, il y aurait, dans chaque classe de ce concours, comme qui dirait une trilogie.

Et ce sera tout d'abord :

La semaine des gernauts ;

La semaine des moules ;

La semaine des carikoles.

(La rue Haute illuminera pendant cette période.)

La semaine du bloed-panch ;

La semaine du kip-kap ;

La semaine du cras-bouya.

(La rue Sainte-Catherine sera le centre d'une allégresse générale.)

Puis, en suivant le programme :

La semaine du plattekees ;

La semaine du Herve ;

La semaine du Cras-stofé.

(Le quartier des Halles centrales sortira tous ses drapeaux et les passants tous leurs mouchoirs.)

Puis encore :

La semaine du spéculeos ;

La semaine de la koekebaké ;

La semaine de la smoeetbol.

Nous en passons et des meilleurs, pour arriver au clou : On ne peut manger sans boire et le Dictateur des Prohibitions qui, dans un meeting, a eu l'imprudence de parler au peuple d'apéritifs, a été tellement sollicité et circonvenu qu'il a promis de faire suspendre temporairement les lois restrictives et grippogéniques dont il est l'inspirateur. Nous aurons donc (et on compte qu'elles seront triomphales) :

La semaine du Boonekamp ;

La semaine du Vieux-Système ;

La semaine du Butter Vandervelde.

Si, après cela, il reste encore en Belgique des citoyens à tendresse bolchévisante, qui trouvent nauséabonde l'idée de patrie, on pourra leur dire qu'ils ont un bien sale caractère, ou, ce qui est pire, un bien mauvais estomac.

???

Auto-Pianos Ducanola, 16, rue Stassart, E/V. Tél. B. 453.92

Nous l'avions bien dit

En 1915, nous publions l'article suivant sous ce titre : « Ils veulent Louvain » :

Un des principaux moyens de propagande, disent les « Marches de l'Est », des associations qui travaillent pour « la plus grande Allemagne » consiste à vendre des timbres où sont reproduits les traits des propagateurs du mouvement pangermaniste ou des paysages empruntés au pays qui doivent, tôt ou tard, « faire retour » à la patrie allemande.

C'est une série de ces derniers timbres qu'on vient de nous envoyer. Elle est très instructive. Les Autrichiens, les Russes et les Belges n'ont plus qu'à bien se tenir.

Voici, en effet, les vues que nous trouvons sur ces vignettes instructives : Revel, Dorpat, Riga, Siebenburger, Louvain.

N'est-ce pas délicieux ?

Le produit de la vente est employé à soutenir les écoles allemandes à l'étranger, particulièrement celles des territoires autrichiens, où le germanisme et le slavisme sont aux prises.

Il paraît que ce commerce est lucratif : si nous en croyons les pangermanistes, leur vente leur a déjà rapporté quatre millions.

Oui, en 1915, les Boches voulaient Louvain, et depuis, ils l'ont « eu »...

Les savons Bertin sont parfaits

Cocasserie grave

Les journaux les plus drôles sont les journaux graves. Le comique qui s'ignore s'y épanouit avec la force irrésistible de la candeur et de la spontanéité.

Le *Journal des Tribunaux* de dimanche dernier rapporta deux jugements où l'on trouve les perles que voici :

Jugement du tribunal de Liège :

Jugement du tribunal civil de Liège

Attendu qu'il n'est pas douteux que la loi, en laissant au juge le pouvoir absolu d'ordonner ou non la comparution des

parties, a voulu permettre à celui-ci d'ouvrir immédiatement une fenêtre sur l'inconnu et d'y capter sur le vif tout le bien et tout le mal que cet inconnu peut subitement révéler.

Et ceci, œuvre du Tribunal des dommages de guerre de Courtrai. La question posée était de savoir ce que la loi entend par un Belge « déporté ». La Cour de cassation a estimé qu'il n'y avait déportation que lorsque le Belge avait été transféré en Allemagne. Le Tribunal de Courtrai pense au contraire, que mérite également le nom de « déporté », le Belge transporté de force du lieu où il habite, dans une autre localité de Belgique où il a été contraint de travailler pour l'ennemi. Voici comment le Tribunal répond à la Cour de cassation :

Que la Cour de cassation est composée de personnes ayant une grande intelligence, ayant fait de hautes études, d'une culture juridique et littéraire incontestable, mais qu'il y a lieu de considérer qu'il n'en va pas de même des Chambres législatives;

Que si pour la Cour, le mot « déporté » pris à part a un sens grammatical, littéraire et juridique, défini par le dictionnaire de l'Académie française selon les meilleurs auteurs, il a, depuis la guerre, un sens propre, pratique, nettement spécialisé dans l'esprit populaire belge, et que les députés et sénateurs, pris parmi le peuple, ont et doivent avoir la même conception que lui du sens des mots habituellement employés;

Qu'il ne peut donc être admis que les législateurs aient voulu donner au mot « déporté » un autre sens que celui dans lequel il est pris dans le langage usuel, habituel et constant.

Si nous étions législateur, nous ne serions pas contents.

Bal de la Cour

Le plus grand choix de tuniques perlées, de ceintures de jais de fleurs et de rubans. Maison Vandeputte, 26, rue Saint-Jean. Assortiment unique de tulles et de gazes.

De la grande et belle éloquence

M. Waucquez parlant lui-même au conseil communal, a émis des phrases parmi lesquelles nous cueillons les plus belles :

Le budget de 1923 se place, en effet, à une année de plus de la cause du cataclysme : la guerre. Les nouvelles méthodes de gestion inaugurées après l'armistice : la frénésie dans les dépenses et l'abus de l'étatisme, sont tombées déjà en défaveur; nos concitoyens veulent, à n'en point douter, des économies et la compression des dépenses; à l'opposition presque farouche de jadis contre l'impôt a succédé une résignation raisonnable à acquiescer tout nouvel impôt équitable et légitime.

Les deux facteurs qui, séparément et conjugués, peuvent seuls ramener l'équilibre, la compression des dépenses et la création de recettes nouvelles, ne jouent plus en ce moment; l'éloquence forte et fruste de chiffres l'établit sans discussion possible, et à ceux qui jugeraient l'affirmation trop absolue, je dis que si les deux facteurs jouent, leur efficacité est malheureusement si réduite qu'elle ne peut produire plus actuellement que parer aux aléas et aux bottements du budget, malheureusement encore très instable.

À l'exemple des touristes qui, le guide à la main, visitent notre incomparable palais communal, je forme le vœu que nous eussions toujours comme eux un « vade mecum » en pénétrant dans ce bâtiment, mais appelés, comme conseillers communaux, à ne connaître à peu près que cette enceinte, ce « vade mecum » peut n'être autre que le livret gris qui quintessencie notre vie communale.

Je n'ignore pas que dans une administration de grande envergure comme celle de la ville de Bruxelles, que dans une entreprise considérable, kaléidoscope d'activités variées dans lesquelles se confondent l'exercice de l'imperium, l'exploitation de

régies, et, suite à un accident ou à un programme dont on ne ferait plus certainement la réédition aujourd'hui, la gestion d'un domaine de propriétés privées, des imprévus et des accrocs peuvent se produire, la chose est inévitable.

Mais ce qu'il faut éviter, c'est que l'événement ne devienne une catastrophe pour le budget et ne vienne superposer au déficit prévu un additif stupéfiant de déficit imprévu.

On ne saurait mieux dire. Mais quel est l'abruti qui prétendait que Bossuet était mort ?

???

Pianos Rönisch, 16, rue Stassart, E/V. Tél. B. 153.92.

Les agents sont de braves gens

De passage à Bruxelles, un négociant londonien avait fêté l'entente cordiale en compagnie de son représentant en notre ville, tant et si bien que, vers 11 heures du soir, tous deux se trouvaient aux environs de la Grand'Place, copieusement gris.

L'un des deux Anglais — celui de Londres — fut pris soudain d'un de ces caprices invincibles d'ivrogne : l'envie de boire, comme bonnet de nuit, un whisky.

C'est en vain que son copain de Bruxelles se mit en quatre pour lui démontrer sinon l'impossibilité, tout au moins les difficultés et les risques de se procurer semblable breuvage. L'insulaire ne prétendit pas vouloir en démoder. Tout à coup, avisant au coin d'une rue obscure un agent de police, et se dérobant aux objurgations et à l'étreinte de son compagnon, il se précipita vers ce représentant de l'autorité et, par une mimique aussi loufoque qu'expressive, il lui expliqua l'objet de son désir :

« I, whisky... You, whisky... my friend, whisky... three whiskies!... »

L'ami, respectueux des règlements, en bon English qu'il est demeuré, crut devoir intervenir pour prévenir toute éventualité désagréable et se mit en demeure d'amadouer le garde-ville ; mais celui-ci, après avoir soigneusement épié les alentours pour s'assurer qu'il n'y avait point d'anguille sous roche, fit simplement :

« Kôm! » en moedertaal.

« Aoh! » dit l'Anglais, qui avait compris, « come! he speaks very good english. Quite well! »

Et tous trois pénétrèrent dans un proche bac à schnick, d'où ils ne sortirent que bien tard... dans un piteux état!

Librairie Internationale

Livres de la Semaine

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME RICHE
roman d'aventures et judiciaire
par Louis de Béjarry.

CANNES-NICE-VERSTOEN
Impressions d'un témoin oculaire et arriclairaire
au Congrès de la Côte d'Azur.

LES CLERMONT-TONNERRE ET LES MONTMORENCY
NE SONT PAS MES COUSINS
par le baron Adhémar-Guy Romsauld du Monnier 01 Boulevard I

LA MENAGERE APPRIVOISEE
ou Comment on devient sénatrice
par Mme P. Spaak

LE GOLF-STREAM A LA COTE D'AZUR
Etude diplomatique et sportive
par Lloyd George

Kermesses aux bouidins

Ces manifestations périodiques et solennelles de l'antique goinfreterie brabançonne ont coutume de provoquer, de la part des cabaretiers concurrents qui les organisent, une émulation où la zwanze du terroir s'efforce de mettre en jeu le plus subtil de ses ressources.

Dernièrement, à l'occasion d'un de ces balthazars pantagruéliques, le tenancier d'un café bien connu, dans une commune suburbaine, faisait reproduire, sur la carte d'invitation envoyée à ses clients, sa propre caricature, sous l'étiquette : « Café Jean Sus », représentant le susdit Jean Sus taquinant un mignon petit cochon (Sus) :

*A l'honneur de vous inviter à sa
GRANDE KERMESE AUX BOUIDINS*

???

Peu de semaines après, un concurrent, jaloux du succès obtenu par ce dessin vraiment symbolique, organisa, à son tour, une kermesse aux bouidins et il l'annonça *urbi et orbi* par la circulaire que voici :

Pour combattre la vie chère!

Tous les X...ois, des communes et villes environnantes, tant célibataires que mariés, sont conviés à la grande démonstration gastronomique qui aura lieu la veille, jour et lendemain de Noël (24, 25, 26 décembre 1921)

A L'ETABLISSEMENT « AU SENAT »

tenu par X...

Il sera démontré aux époux et épouses, aux jeunes gens et à ceux qui le sont moins, tout le parti que l'on peut tirer d'une préparation savante de toutes les parties de l'anatomie de la plus noble conquête de l'homme :

LE COCHON

Pendant la démonstration, qui sera faite par un des plus grands botanistes de la place, il sera distribué gracieusement, moyennant prix fixés sur la carte, des bouidins de toutes couleurs et dimensions.

Vous aurez des bouidins d'un blancheur d'y voir, d'autres d'un noir lustré, au goût des amateurs et amatrices.

Pour clôturer cette intéressante démonstration, Monsieur Iboipadoo, célèbre hygiéniste, charmera l'auditoire par une causerie aussi agréable qu'instructive et qui aura pour titre :

De l'effet nuisible de la consommation de l'eau du Bocq après une Kermesse aux Bouidins

P. S. — Ainsi que le veut la loi, les auditeurs sont priés de ne pas rester plus de huit heures à la même table.

Où l'esprit bruxellois va se nicher!

???

Restaurant Richellen, 26, rue de l'Evêque

Sa cuisine soignée, ses vins fins.

Buffet froid après théâtres.

Demblon et le tricentenaire

Demblon a prouvé (qu'il dit) que Shakespeare se nommait Rutland : jusqu'à présent, il n'a pu nier que Poquelin s'appela Molière. Pris d'un accès d'enthousiasme, il veut lui aussi, apporter sa palme à la gloire du grand comique.

Il a préparé, comme cela se fait à la Comédie Française, un à-propos en vers qui aura, sur les productions similaires, la supériorité, d'abord, d'avoir été écrit par lui, et, ensuite, d'être interprété exclusivement par des membres de la législature.

Titre de cet à-propos : *Molière socialiste.*

La petite fête aurait lieu dans les salons de la présidence. Y seront conviés exclusivement les membres de la presse parlementaire et ceux du corps diplomatique.

Voilà, sauf imprévu, comment les rôles seront distribués :

Alceste : M. de Brouckère ;
Don Juan : M. Volckaert ;
M. Dimanche : M. Joseph Wauters ;
Harpagon : M. Theunis ;
Scapin : M. Kamiel Huysmans ;
Mascarille : M. Keukeleers ;
Léandre : M. Franz Fischer ;
Valère : M. Louis Piéard ;
Ariste : M. Melckmans ;
Chrysale : M. Louis Bertrand ;
Gros-Bené : M. Lemonnier ;
Amphitryon : M. Vandervelde ;
Tartuffe : M. Van Cauwelaert ;
Mme Pernelle : M. Woeste (*travesti*) ;
Frissotin : M. Célestin Demblon.

Cet à-propos, qui aura pour titre : *Molière socialiste*, comportera quatre mille vers, dont une indiscretion nous permet de citer un distique :

Je consens qu'une femme ait des cartées de tout,
Mais « celle » de Barbusse est, je crois, la meilleure.

Les zeeps causent

La baronne Zeep a engagé une nouvelle cuisinière.

A un diner de gala, on sert une purée de pommes de terre gratinée, dont la croûte présente une série de grocques et d'arabesques, qui plongent les convives dans la plus béate admiration.

La cérémonie terminée, la maîtresse de maison, s'étant fait un devoir d'aller congratuler son cordon-bleu, lui demande comment elle s'y est prise pour exécuter ces savants dessins :

« Mais, bien simplement, madame, répond Justine candidement, avec mon peigne! »



GERMANIA. — Je te payerai en nature...

LE JASS. — Pense-tu ? t'es bien trop moche...

Histoire anglaise

Un dentiste recevait, à son cabinet une jeune beauté largement chapeauté et enfouie dans d'épaisses fourrures. Elle venait se faire examiner la denture.

Elle s'installa dans le fauteuil, après s'être débarrassée de son immense chapeau, de son manteau et de ses fourrures, et découvrit ainsi un décolleté large et charmant.

Notre dentiste, un gourmet, perché sur son tabouret, plongeait avec délices dans les profondeurs ravissantes. Soudain, il dit à la jeune fille, avec un sourire ravi :

« Mademoiselle, vous avez de bien jolies jarretières ! »

— Des jarretières ? fit-elle ; mais comment pouvez-vous les voir ?

— Oh ! c'est que je vois loin, » répondit l'autre.

La belle enfant sourit, mais ne souffla mot.

L'inspection terminée, la jeune fille réendossa son manteau, s'emmitouffa dans ses fourrures et rajusta son chapeau. Puis prenant son air le plus gracieux, elle dit...

Eh bien ! là, non, *Pourquoi Pas ?* ne vous dira pas ce que dit la gracieuse jeune fille. Ça commence par : « Di-jemme, mossieu l'dentisse, vo qui vouet si long, vouri bé waity... » Et vous n'en saurez pas davantage... Cependant, nous pourrions ouvrir un concours de réponses à l'usage des jeunes filles chez le « dentisse »...

???

TAVERNE ROYALE, 23, Galerie du Roi, BRUXELLES

Téléph. Br. 7690

Service de Traiteur.

Tous plats chauds ou froids sur commande.

Foie Gras Feyel — Caviar — Thé de Chine

Porto — Champagne, Vins, etc.

Livraison par automobile

Noblesse

Cette histoire ne date pas d'hier, mais elle est de celles qui, en tout temps, ont de l'actualité... philosophique.

Nous nous trouvions, ce jour-là, dans un café du centre, avec un ami tout à fait sympathique qui n'avait que le petit travers de se vanter, avec une insistance un peu déplaisante à la longue, de sa parenté avec la douairière de X... Nous causâmes de peintres belges, et cet ami nous dit :

« Je voudrais bien connaître Amédée Lynen : il est apparenté, comme moi, mais à un degré plus éloigné, avec la douairière X... »

En ce moment, nous aperçûmes Amédée Lynen à l'autre bout du café : il achevait de vider solitairement un bock. « Le voilà précisément, Amédée Lynen, dimmes-nous à notre ami ; on dirait que nous jouons une revue : voulez-vous lui être présenté ? »

Et nous fîmes signe à Lynen, qui se levait. Il s'approcha de notre table :

« M. Y..., Amédée Lynen. »

Salutations, poignées de main.

Notre ami dit au peintre :

« Je suis charmé de vous voir, mon cher maître : nous avons quelque bien de famille : vous êtes, n'est-ce pas, le parent de ma tante, la douairière de X... ? »

Amédée Lynen regarda avec placidité son interlocuteur, le pesa avec le regard tranquille d'un boucher qui achète une bête au marché, et, retirant sa pipe de sa bouche, répondit :

« La douairière de X... ? Ça se pourrait bien que je l'ai déjà rencontrée... Quel café est-ce que celle-là fréquente ? »

Notre ami toussa et parla d'autre chose...

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

L'illustre sonnet

A la chute de Ph. Berthelot, il fut révélé qu'il était l'auteur du célèbre sonnet aux rimes en « omphé ». On nous demande de faire connaître cette œuvre. Avouons que nous ne la possédons pas. Si un de nos lecteurs la détient, il nous ferait plaisir en nous le communiquant. Mais, en cherchant, nous avons retrouvé le sonnet « olormie » de Goudesky, que nous donnons pour faire prendre haleine aux amateurs :

Je t'attends samedi, car Alphonse Allais, car
À l'ombre, à Vaux, l'on gèle. Arrive ! O la campagne !
Allons, bravo ! longer la rive au Lac en pagne,
Jette à temps, ça me dit, carafons à l'écart.

Laisse aussi sombrer tes déboires, et dépêche !
L'attrait (puis, sens !) une omelette au lard nous rit.
Lait, saucisse, ombres, thé, des poires et des pêches.
Là, très puissant, en homme l'est tôt, l'art nourrit.

Et le verre à la main — t'es-tu décidé ? Roule,
Elle verra ; là mainte étude s'y déroule.
Tu muse étudiera les bêtes et les gens !

Comme aux dieux devisant Hébé (c'est ma compagne),
Commodé, yeux de vico hantés, baissés m'accompagne
Amusé tu diras : « L'Hébé te soule, hé ! Jean ! »

La céphalalgie guette le simple lecteur de ce sonnet tour-neboulaire ; nous ne saurions assez plaindre l'état comateux auquel dut être réduit son auteur, le jour où il lui donna la vie.

Le
Filet de Sole
de Bruxelles

coin des Halles
en face le Palais d'Été
RÉPUTATION MONDIALE

ses spécialités
ses créations
ses vins fameux

PAUL BOUILLARD
Propriétaire

Exposition Jacobs Smits

Le bon peintre Jacob Smits exposera du 21 janvier au 2 février, une collection importante de ses œuvres à la Salle Giroux.



Fraternité littéraire

René Maran, le lauréat du prix Goncourt, est, comme on sait, fonctionnaire colonial quelque part, là-bas dans les environs du lac Tchad.

Le grand courrier postal d'Europe lui a apporté, dans ses flancs, une montagne de cartes de félicitations, de lettres d'auteurs, d'éditeurs et même déjà de solliciteurs et de raseurs. Dans le lot, il remarqua un ouvrage en vers, de format et portant cette dédicace :

A l'auteur de « Batouala », l'auteur d' « Africa »,
Félicitations et hommages. J. Descamps-David.

M. Maran, ayant lu quelques vers d'« Africa », ne douta pas que ce fut un ouvrage écrit en nègre, et répondit par cette dépêche :

A l'auteur d' « Africa », l'auteur de « Batouala ».
Remerciements au cher frère noir. R. Maran.

OTARD *le Cognac le plus réputé*

Histoire anversoise

Il existait autrefois — il y a de cela environ cinq dixièmes de siècle — dans l'église Saint-Paul, à Anvers, un vieux saint en chêne, qui avait ceci de particulier que son pied droit s'adornait d'un gros orteil mobile, et cet orteil faisait des miracles parmi les *kweezels* et les machoneurs de paters de la paroisse. Pour guérir leurs maux, les croyants promenaient le doigt (de pied) du bon Saint sur la partie malade, après quoi, ils remettaient pieusement le sacré orteil à sa place première.

C'étaient les névralgies et les maux de dents qui se trouvaient le mieux de cette application. Aussi, de matines à vêpres, l'orteil miraculeux ne cessait de se promener sur les gencives et les molaires des fidèles; ceux-ci, par un louable souci d'hygiène, essayaient le doigt guérisseur sur le revers de leur manche, après s'en être servi.

Un jour, un rustaud des Polders, qui souffrait d'un mal que l'on calme communément à l'aide de suppositoires, profitant de l'ombre complice, promena fébrilement le doigt en question sur le siège... de sa douleur — et se sauva comme un voleur...

Après lui, vint un petit bigot podagre, dont la mâchoire était enlée par une névralgie féroce...

Le petit vieux, habitué d'user de cette thérapeutique, trouva à l'orteil un relent singulier, qui, sans doute, lui déplut fort, car voici, à peu près, le dialogue qui s'engagea entre lui et le suisse :

Le petit vieux. — Dites-moi, monsieur, ce grand saint descend-il parfois de son piédestal pour se promener dans l'Eglise ?

Le suisse (flairant le bigot fanatique). — Oui, parfois, mais... bien rarement.

Le petit vieux. — Eh bien, je puis vous affirmer qu'il s'est promené il n'y a pas bien longtemps !

Le suisse. — !!!

Le petit vieux. — Et je puis même vous affirmer qu'il a marché dans... quelque chose !

Affiches et enseignes lumineuses

Voici le texte d'un avis affiché ce matin à l'Ecole vétérinaire :

AVIS. — MM. les Etudiants de la dernière section sont invités à se rendre au concours des étalons pour l'obtention des primes provinciales et des primes de conservation.

Le concours aura lieu mercredi prochain 18 janvier à l'Abattoir de Bruxelles, à 10 heures.

Fâcheux que cet avis ne s'adresse qu'aux étudiants. Nous avons des lecteurs qui auraient été un peu là...

???

Lu chez un pharmacien, au boulevard Adolphe Max :
INJECTEURS POUR FEMMES A JEU ROTATIF

Fable-express héraldique

On conte qu'excédé de voir sa baronnie Honnie,

Monsieur le baron du Monnier Veut maintenant nier

— Les gens ayant trouvé cela fort ridicule —

Sa particule.

Moralité :

Le mot nié.

LE THERMOGÈNE
guérit en une nuit
**TOUX, RHUMATISMES,
POINTS DE CÔTÉ, LUMBAGOS, ETC.**
La boîte 2 fr. 50; la 1/2 boîte 1 fr. 50

Les actes des Apôtres à Bruxelles

Cela devait arriver !

Nous possédions un prophète national : le poète Georges Raemaekers, en personne naturelle. Il avait, dans sa revue d'avant-guerre : *Le Catholique*, vaticiné selon le secret de



Le poète
Georges RAMACKERS
président des *Lettres Belges*

la Salette, la « guerre générale », et il ne cesse d'annoncer des tremblements de terre comme on n'en a encore jamais vu ! Naturellement, on se contenta de sourire, après comme avant. Le monde est ainsi fait qu'il ne croit que peu aux prophéties mystiques.

Il n'y a pas que les « prophéties » électorales, disons-le froidement, qui sont capables de le troubler ou de tromper, pendant des années, la crédulité des incrédules. « C'est comme ça, et il n'y a rien à faire à ça », comme disait Amédée Lynen, en son joyeux *Diable-au-Corps*.

Mais Raemaekers a trouvé le joint. Pour prouver sa mission prophétique aux Bruxellois en général et à tous les Belges en particulier, il a décidé de faire un miracle.

« Et il l'a opéré « son » miracle ?

— Oui, alors !

— Et comment ?

— Ecoutez ! S'il existait un pays où le scepticisme des écrivains envers l'indifférence du public était un dogme (laïc et obligatoire, hélas !), c'était bien notre douce patrie. Eh bien ! Raemaekers le thaumaturge a changé tout cela. Il a réuni les confrères à la Porte de Namur (naturellement !). Ils l'ont bombardé président des « *Lettres Belges* », et voilà les « mardis » de la Salle Degay, rue Royale, fondés, organisés, commencés. Vous vous disiez : « Rêver de faire venir quatre cents personnes tous les quinze jours en cette salle (d'ailleurs charmante), mais pour y écouter des vers et des vers, belges encore bien, oh ! la ! la ! Quelle folie ! » Folie ? Que pensâtes-vous alors de ceci : « Non seulement « les » faire venir,

ces auditeurs rébarbatifs, mais les faire casquer (oui, marquisé !), casquer de leur bel argent en papier pour ouïr des poètes bruxellois, liégeois, malinois, anversois, moresnéiens, schaarbeekoïses, ueclois, etc., en zoo voorts, en zoo voorts ! Or, il y avait foule dès le premier mardi ; il manqua plus de cent programmes. Isidora Duncan vint voir ce phénoménal spectacle : un public, encaoté comme sardines en boîtes (toujours à mieux !) et applaudissant à tout rompre : *Les Poètes de l'Yser*. Il est vrai que M. Julien Flament, le sympathique « déboureur » de *La Nation belge* fit, ce soir-là (c'était en mars, je me rappelle, une causerie patriotique, pas du tout taratata) mais man (un poète sombre, qui a la voix de Max et le masque



M. Julien FLAMENT
conférencier

penétrée, sincère, émouvante à souhait. M. Jules Fleisch-plus tragique encore que celui de D.-J. Debouck), le dévoué secrétaire des « *Lettres Belges* », s'était révélé de suite comme un régisseur d'élite, tout comme le poète baudelairien, Eudore Lambeau, s'était prouvé d'emblée un admirateur *di primo cartello*. Bref, grâce à une vingtaine de concours généreux (plus celui des virtuoses — de qualité ? tu parles !) les mardis des « *Lettres Belges* » ont réussi au delà des plus téméraires espérances. Les anciens ministres se disputent la tribune littéraire que Ramaekers et ses amis ont ouverte en plein Bruxelles ! Les RR. PP. Jésuites couvrent d'or l'organisateur ; les



Le poète
Théo FLEISCHMAN
Secrétaire des *Lettres Belges*

F. : M. : se l'arrachent, et c'est pourquoi (mais ceci sous le sceau du secret mécanique, hein !) les loges ont obtenu de ce satané calotin de président des « *Lettres Belges* » qu'il laisse le jeune Paul Van denborgh, poète d'ailleurs plein de juvénile ferveur, vanter aux mardis de la Salle Degay, les écrivains de l'Université de Bruxelles ! Tout comme les socialistes avaient soudoyé le prophète pour qu'il présentât lui-même le rouge et brésilien député Louis Piéard, écrivain de Wallonie, l'avenir du Borinage !

Que conclure de tout cela ? Que le miracle a été accompli. Que Bruxelles aimait les poètes, qu'ils viennent de Liège ou de Steenockerzeel, il n'importe ! Bruxelles a compris qu'il y avait « chez nous », une littérature pleine de vie. Dans les générations qui viennent, il y a de quoi faire plusieurs pléiades dignes de la *Jeune Belgique*, vous verrez ça !

Ainsi vaticinaient le président des mardis. Aurait-il raison ? Eh ! Eh ! On commencerait à le croire. Si vous en doutez encore, allez donc rue Royale, 154, aux mardis des « *Lettres Belges* », et vous n'en douterez vraisemblablement plus. En tous cas, vous ne regretterez pas vos deux francs cinquante... UYLENSPIEGEL.

N. D. L. R. — *Pourquoi Pas ?* dégage sa responsabilité dans cette affaire et recommande à ses lecteurs et à — spécialement — ses lectrices, la plus grande prudence. Scrutez d'ailleurs les portraits de ces gens des *Lettres belges*.



Le poète Eudore LAMBEAU
administrateur des *Lettres Belges*



Olivetti

MACHINE
A ÉCRIRE
ITALIENNE

La marque qui s'impose !

50, RUE DES COLONIES, BRUXELLES

PRO ARMENIA

Il est bien entendu que nous n'approuvons pas — l'expression est modérée — les massacres d'Arméniens.

Cependant, comme nous voyons trop manifestement tant d'intérêts financiers et politiques exploiter les massacres et les massacres chroniques d'Orient, nous demeurons sceptiques et goguenards devant certaines interjections. C'est ce qui nous arriva dans notre dernier numéro, à quoi peut-être on a pu se tromper.

Nous avons reçu la visite d'un médecin chrétien d'Orient qui a quitté un des derniers la Cilicie et qui a lu « avec une profonde tristesse » l'entretient « pro Arménia » paru dans notre dernier numéro et nous devons à l'équité de lui laisser la parole.

« S'il n'y a pas eu de massacres en Cilicie, nous a dit notre ami, c'est que par suite de l'évacuation des troupes françaises il ne reste plus de chrétiens dans cette belle et riche province. Non seulement près de 150,000 chrétiens Arméniens, Syriens, Chaldéens mais aussi quelques milliers de vieux Turcs et Allouins musulmans, amis de la France ont abandonné le pays sans esprit de retour, tant que les Kémalistes y seront... A l'heure qu'il est, il reste peut-être en tout quelques centaines de chrétiens à Mersine où croissent des navires de guerre italien et américain. Une manœuvre anglaise ou autre n'aurait jamais pu obliger à un pareil exode de toute une population. Au contraire on a tout fait pour nous retenir, mais cela a été absolument impossible. Pensez que ce territoire a été remis non pas même à un gouvernement responsable, comme celui de Constantinople, mais en réalité à une bande à base, soi-disant panislamique, composée de chrétiens rénégats, de juifs convertis de Salonique et d'officiers inféodés à l'Allemagne et au bolchevisme. Liman von Sanders, au cours de ses mémoires, n'a-t-il pas consacré quelques pages à Moustafa Kémal — ancien élève de la Kriegsschule de Berlin — le reconnaissant avec fierté comme un digne fils de la kultur allemande? Pensez aussi que plusieurs milliers de ces Arméniens ont combattu ces Kémalistes sous l'uniforme français! Et frémissent en songeant que l'unique garantie c'est la parole de Moustafa Kémal... »

Vous comprendrez maintenant pourquoi ces malheureux chrétiens de Cilicie sont dispersés... Il y en a à Rhodes, à Chypre, en Cilicie, en Egypte... Depuis l'arrivée au pouvoir des jeunes turcs la longue série des massacres s'est répétée avec une impunité assurée. Nous avons tout abandonné, nous errons, à l'aventure trois ans après la victoire des alliés, nos protecteurs!... »

Et notre visiteur ajouta dans un soupir « Applaudissez, si cela vous fait plaisir à ce brillant succès de M. Franklin Bouillon, mais croyez-moi, c'est peu généreux de nous bafouer par dessus le marché!... »

Il est entendu que nous ne bafouons que les exploiters de l'Arménie massacrée, lesquels exploiters se présentent volontiers en sauveteurs. Il y a des pilliers de maisons incendiées qui se déguisent en capitaines de pompiers.

Madame la Comtesse

Notre Académie nationale (en flamand Nationale academie), a eu l'idée originale de faire recevoir madame la comtesse de Noailles, par M. Maurice Wilmette. Cette rose de l'île de France recevra quelques bénédictions d'un goupillon trempé dans le vinaigre.

La séance de l'Académie nationale — académie sera donc intéressante. — Elle ouvre des horizons. Après les comtesses françaises nous espérons bien, potterdourm, qu'on fera place aux baronnes belges.

On aurait voulu nous parler ici — originalement — de Mme de Noailles. Or ce vient d'être fait, et très bien, par Pierre Duvae, dans la revue d'Eugène Montfort, les Marges. Nous ne saurions mieux dire que lui, et puis nous sommes paresseux. Alors, on laisse parler Pierre Duvae, qui sait très bien pourquoi il loue et il blâme.

Voici qui remue et annonce la courbe d'éloge et blâme de sa critique.

Le génie de Mme de Noailles se découvre dans son premier livre comme un astre au zénith. Il n'avait point hésité aux limites de l'horizon pour se lever. Il n'avait point connu la frileuse aurore ni le matin maussade. On n'avait point vu l'ascension de ce soleil que l'on aperçut soudain, parfait au milieu du ciel, flambant de rayons et projetant une lumière ardente.

Il n'avait plus qu'à décliner.

???

Il y a d'ailleurs du truc et assez facile dans le *Cœur innombrable*.

Si nous tenons le « Cœur innombrable » pour une date importante, c'est pour d'autres raisons que celles qui le font habituellement mettre en vedette.

Nous nous trouvons assez peu sensible à ce que maint lecteur y goûte, et ce qui nous engage à admirer Mme de Noailles, n'est point qu'elle ait placé le mot « tomate » à la rime, non plus qu'elle ait eu la simplicité hardie de comparer son cœur à une poire (« qui mûrit lentement sa pelure au soleil »), ni davantage qu'elle ait suscité la mode un peu naïve d'appeler Racine (et, partant, tout grand homme) par son nom de baptême — tout cela n'est que du pittoresque et du superficiel.

Et voici bien dit le grand secret du charme littéraire de la poëtesse :

La substance poétique qu'elle emploie ressemble à tout ce qu'il y a de plus beau dans la poésie française. Le flot lyrique s'épand avec une ampleur splendide — un peu monotone peut-être, mais qui emporte cependant. La langue fort convenable à l'ordinaire se plie aux nécessités de la métrique sans blesser la syntaxe — bien plus, et comme il convient, les obligations prosodiques lui ajoutent souvent le supplément de beauté qu'il leur appartient de conférer.

Ce langage est doux à entendre comme un bronze florentin à toucher. Rien ne heurte dans ce discours aisé : point de trébuchement, point de hoquets ni de raucité. Sa diction est une caresse :

Lorsque le vent du saule fera plier les saules
Et rentrer les troupeaux aux portes des maisons,
Nous presserons nos mains et joindrons nos épaules
Comme font pour danser les jours et les saisons.

Les plus grands maîtres, Chénier, Lamartine, Hugo, Musset, n'ont pas touché un instrument plus parfait.

!!!

Là dessus, après cet éloge, voici ce qu'on a pu dire de plus sévèrement juste de Mme de Noailles :

C'est l'intempérance désordonnée qui fait choir et s'écouler l'œuvre de Mme de Noailles.

On a parfois l'impression que par la domination de soi-même elle eût été réellement capable de créer le grand poème bucolique dont on ne songerait pas à dire qu'il manque à la langue française, si tant de poètes n'avaient, en vain, tenté de l'en doter. Ce n'est pas en effet Roucher, Delille, Marchangy ni les

autres qui l'ont réussi, et ce n'est pas non plus M. Jammes, avec ses « Géorgiques chrétiennes » dont émane un lourd ennui de pensum.

Mme de Noailles avait ce qu'il faut pour mener à bien une telle entreprise, une manière affectueuse et humble d'aimer la nature, l'abondance et la facilité qui permettent les longs desseins, le lyrisme qui met ses ailes à ce qui est familier et ras de terre. Il ne lui a manqué que la patience laborieuse et la contenance.

Dans ses livres gisent horriblement mélangés les fragments superbes de l'œuvre qu'elle n'a pas faite et qu'elle ne pourra plus faire, n'étant pas de ces fiers génies, Racine, Hugo, Beethoven, qui vont se surpassant toujours jusqu'à leur dernier cri. On la voit au contraire se répéter, recommencer à dire ce qu'elle a déjà dit avec plus d'accent, et tomber dans la fâcheuse imitation de soi-même. Praxo recommence Bittó sans l'égalier, et dans chaque recueil reparait inévitablement des invocations à l'été, au soleil, aux jardins — qui vont toujours moins loin que celles qu'elle composait jadis au temps de ses nombreuses réussites.

En outre, et comme si sa sensibilité se fatiguait, elle lui a cherché de nouveaux excitants. Elle, à qui l'île de France avait suffi pour alimenter une passion poétique, elle a peu à peu élargi le champ de ses motifs en allant faire partout des vers qui semblent griffonnés sur les marges d'un Baedeker. Annecy, Grenoble, Bayonne, puis l'Europe entière, Syracuse, Agrigente, Palerme, Catane, Londres, la Flandre, Bade, puis l'Orient, puis la Perse, irritent successivement son émotion, sans la renouveler, et il semble enfin que dans sa course affolée autour de l'Univers, elle s'anémise — ce qui veut dire venir à rien.

Son harmonieuse éloquence, en même temps, devient peu à peu un pathos confus, dont parfois le sens fuit.



Cher « Pourquoi Pas? ».

Vous qui êtes le sel de la terre (1) et qui remuez d'une âme joyeuse les choses lourdes qui pèsent sur nous — jusqu'à ce qu'elles nous semblent plus légères (2) — avez-vous jamais entrepris d'alléger cette chose pesante et bouffonne — mettons loufoque — qu'est notre façon d'enseigner?

Indigestes sont les livres qui traitent cette question. — Et pédants!

Nous sommes quelques mamans qui en gémissons.

Nous cherchons les remèdes.

Faut-il corrompre un bolcheviste ou un simple ministre pour qu'ils ameutent la foule inattentive des « Parents »?

Faut-il dresser un catalogue des bêtises ou des sottises accumulées par les professeurs?

Faut-il dynamiter le piédestal des grands maîtres qui régissent les méthodes préhistoriques dont nous souffrons? (?)

Peut-être... si nous étions des hommes.

N'étant que des mamans, nous rêvons de choses plus ennoies.

Nous rêvons même peut-être à vous, aimables moustiquaires inconnus.

Vous riez — rdoutablement, aidez-nous à faire rire le pays

(1) Tout cela est fort exact; nous n'en sommes pas moins émus et reconnaissants quand on nous le dit.

(2) Idem.

entier pour le guérir de sa lenteur à voir — de son ignorance, de son impuissance à organiser une coalition — à définir un « déterminé ».

Défendez nos gosses — et les vôtres — contre l'abus des devoirs, des inutiles pensums, des bourrages de crâne, des notions livresques.

Faites un referendum où les parents dénonceraient la plus fine anerie pédagogique à eux connue.

Peut-on demander à un mioche de onze ans : « Quelle fut l'influence de la civilisation chaldéenne? »

Quel perroquet, s'il répond.

Gustave Lebon (« Psychologie de l'éducation », livre clair) cite celle-ci : « Quels sont, en France, les meilleurs endroits pour la culture des asperges? » et d'autres.

Le jeune médecin, avocat, ingénieur, fait un stage chez un praticien, dans un hôpital ou une usine, sous un chef responsable. L'instituteur, ni son directeur, ni le conseil qui les nomme ne sont pas responsables — et font peu de stage, ou pas du tout. Il faut avoir pitié d'eux. Ils ne savent ce qu'ils font. « Il faut les faire rire, les secouer de rire », jusqu'à ce qu'ils observent l'enfant, « plante qui grandit » et non « tirelire fourre-tout »...

Etes-vous de la croisade, chers Moustiquaires?

Il est certain que tant de collaborateurs anonymes du pion trouveraient à exercer leur belle activité dans le sens indiqué par notre correspondance... Mais protestons encore : il n'y a pas de mousque, mais des moustiquaires à « Pourquoi Pas? »

(3) « Pourquoi Pas? », abonnement : 31 francs.

LE CARDINAL TÉLÉPH. B. 2722

3, quai au Bois à Brûler - - BRUXELLES

Restaurant des Gourmets

Salons et salles pour banquets.	Ses crustacés, ses poissons, ses pâtés de gibiers, ses dîners fins.	Salons et salles pour banquets.
---------------------------------	---	---------------------------------

Dîner au "CARDINAL" c'est dîner chez Lucullus !

Petite correspondance

D^r Ottokar von Rothkop, privat-docent en philologie romane à l'Université de Koenigick. — Que dans le nom de Mme Janacopulos, la cantatrice gréco-brésilienne qui triompha ces jours-ci à Bruxelles, la désinence os ait remplacé, au xv^e siècle, la désinence é, c'est très possible. L'étymologie reste néanmoins une science très conjecturale.

Adolphe. — Nous vous donnons volontiers acte de ce que la phrase :

Elu par cette crapule

peut se lire indifféremment en commençant par l'un ou l'autre bout.

Denise. — Oui, le champion du lopetage pour la Basse-Sambre, en trois rounds, est M. Joseph T... de Charloroi.

Mistress. — Consoltez-vous : un accès de grippe, quand il est soigné par un bon médecin, dure généralement huit jours ; quand il n'est pas soigné par un bon médecin, il dure généralement une semaine.

Théophile. — Il faut vous méfier des corsages : les apparences cachent souvent des appas rancés.

Léopold. — On ne peut pas affirmer que c'est l'intempérance qui l'a mené où il est ; cependant, nous devons dire qu'à notre connaissance, il ne faisait jamais abus de boissons alcooliques que dans deux cas : le premier, c'est quand il avait mangé du lapin ; le second, c'est quand il n'avait pas mangé de lapin.

Chronique du sport

La vieille querelle qui divise, a toujours divisé et divisera toujours les escrimeurs français et italiens, connaît en ce moment une recrudescence nouvelle. On sait que le 30 janvier prochain le champion amateur d'Italie, Aldo Nadi matchera à Paris au fleuret en 10 coups de bouture, le champion de France Lucien Gaudin. Une « bourse » de 50,000 francs constitue l'enjeu de la rencontre! Les esprits sont fort montés de part et d'autre des Alpes et il n'est pas un journal sportif qui ne publie, au sujet de l'issue de la rencontre, les « avis et considérations » de quelques compétences reconnues.

La presse allemande s'en est mêlée et de graves docteurs ont pronostiqué la victoire certaine de l'émule de Pini. En Belgique, l'on croit généralement au succès de Gaudin et dans tous les cas on ne fait aucun cas de l'opinion des spécialistes boches: en matière d'escrime ils ne sont vraiment pas à la page!

Et ceci nous remémore un souvenir. Aux Jeux Olympiques de 1912, l'Allemagne mit en ligne une équipe d'épistes, dans le tournoi mondial, où devaient triompher nos compatriotes.

Cette équipe rencontra au premier tour éliminatoire, les Belges qui ne la ménagèrent pas!... Sur le grand tableau d'affichage, où les touches étaient marquées par des croix, l'on voyait les 0 s'accumuler en face de noms de nos représentants, tandis que les fidèles sujets du Kaiser collectionnaient jalousement les défaites.

Si bien, qu'à un certain moment, le délégué allemand soupira tristement en contemplant le résultat de la poule: — « Myn God!... Qué dès Groix... ça n'est plus un dableau d'affichage, c'est un cimetière ».

???

L'année qui précéda la guerre une grande exposition d'automobiles était organisée à Saint-Petersbourg.

L'un des organisateurs, sportman connu et riche propriétaire, fut par la suite aide-de-camp du tsar.

Survint la grande catastrophe mondiale... Aujourd'hui le vaillant officier, le maître du salon pétersbourgeois de l'automobile, le familier de la Cour des tzars, habite la banlieue immédiate de Paris et est employé, à des appointements modestes, dans une usine de construction d'autos.

Il y aurait tout un chapitre à ajouter à la triste épopée russe: les grands ducs et les princes en exil!

!!!

Peu de temps avant sa mort, on avait posé au Maître Saint Saëns la question suivante:

« Quelle idée vous faites-vous de ce que sera l'avion dans dix ans... »

Le célèbre musicien répondit un peu à la manière normande:

— Autrefois, dit-il, pour connaître l'avenir on consultait les oiseaux; mais vous voudrez bien m'excuser si la présence de l'avenir, avec ou sans oiseaux, n'est pas de ma compétence et si je n'ose m'aventurer dans cette voie. »

???

Le correspondant du « Central News », à Pittsburgh (Etats-Unis) signale que M. A.-L. Bowden a entrepris

de doter cette ville d'une équipe de football imbattable et destinée à battre tous les records. Il suffira d'assurer aux onze joueurs un régime de glandes et cervelles d'une espèce de singes que M. Bowden a observés dans l'Equateur. La viande de singe, déclare-t-il, donne aux footballeurs un pouvoir indomptable, une résistance et une puissance d'attaque illimitées. M. Bowden vient de repartir par l'Equateur afin de s'assurer une provision de singes nécessaire à ses menus...

Sportsmen, vous voilà au régime du « singe »!

VICTOR BOIN.

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson
Bruxelles
IIIIII; BANDES PLEINES JENATZY

En vertu du droit de réponse

Bruxelles, le 16 janvier 1922.

Messieurs,

Comme suite à l'article que vous me consacrez dans votre revue (12^e année, n° 509), je vous prie de publier la note ci-après, à titre de droit de réponse:

Un procédé commun à certaine presse consiste à nuire à un homme politique en l'attaquant particulièrement dans sa profession et non dans ses idées.

Vous paraîsez employer cette méthode à mon égard.

Il était peut-être nécessaire (1) sauf pour les gens d'esprit — d'établir une distinction entre Monsieur Jules Brunfaut — architecte classique, officiel, que j'honore hautement pour son talent de constructeur de banques et d'hôtels de maître — et moi-même, architecte moderniste spécialisé dans l'édification d'immeubles d'un caractère social, telles qu'habitations ouvrières et bâtiments d'intérêts collectifs.

La confiance que me témoignent diverses administrations, municipalités et organismes coopératifs, les distinctions obtenues à maints concours publics (2) pourraient me dispenser de relever les perfidies qui déparent la caricature quasi spirituelle (3) que vous avez esquissée de ma personne.

Mais s'il m'est indifférent d'être dénigré dans mon activité politique et vilipendé par mes adversaires, je tiens à vous affirmer que je suis décidé à ne point permettre la malveillance quant à mes qualités professionnelles.

Sous toutes réserves de mes droits, j'espère que vous aurez le souci de remettre les choses au point par l'insertion de la présente protestation dans votre prochain numéro et dans la forme prévue par la loi.

Agréez, etc.

Fernand BRUNFAUT,
architecte, S. C. A. B.,
conseiller communal et provincial,
579, boulevard de Smet de Nayer,
Bruxelles.

Ce brave « architek » ne perd décidément pas la tête et s'entend à placer son prospectus...

M. Brunfaut nous donne au surplus son adresse, mais, pour que nous la publions, il voudra bien d'abord se conformer à notre tarif de publicité.

(1) Disons-nous que c'est indispensable!

(2) Bravo, ça!

(3) Ça, c'est gentil!

Le coin du pion

Du *Pourquoi Pas?* du 13 janvier, p. 26 :

Chacun sait qu'un rapport ou une pétition n'est lu que par celui qui l'écrivit; il le sera dorénavant par celui qui le traduit.

L'article était intitulé *Gaspillions*. C'est pourquoi on a commencé par faire une économie de syntaxe.

???

De la Chronique agricole du Soir, 15 janvier :

Pétalums, est située dans une vallée sabieuse, entourée de collines et de montagnes; elle est plantée d'eucalyptus et d'autres arbres fruitiers.

Un envoi — une cargaison complète — de ces nouveaux fruits d'eucalyptus, en route pour être servi au dîner Raemaekers, ou ils seront offerts aux convives par M. Gustave Gillekens, leur importateur.

Le nouveau fruit tiendrait de la poire et du melon; il se consomme froidement...

???

Petite brunette aux yeux doux,

Pour satisfaire ton estomac

Après l'échange des baisers fous,

Songe à la *Margarine Brabantia*.

???

Vente sensationnelle :

Un honorable tabellion vante, en cet expressif langage, une maison qu'il va présenter aux amateurs.

Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée sont garnies de grilles en fer forgé. Toutes les portes des souterrains et du rez-de-chaussée, sauf porte de rue, sont garnies de portes en fer et rétractiles.

La demeure doit être pourvue, sans doute, d'une rare galité... « rétractile »...

???

Lapsus désastreux dans un roman d'aventure :

Le hardi aviateur montait toujours, la main sur le manœuvre.

???

Du *Matin* d'Anvers du 8 janvier 1922, page 3 :

On a constaté que la grippe actuelle s'attaquait surtout aux adultes et principalement aux enfants.

Il n'y a plus d'enfants, en effet !

???

Dans le n° 4114 du 7 janvier 1922 de *L'Illustration* de Paris, se trouve, au bas d'une réclame en faveur d'une ceinture abdominale :

Les organes abdominaux maintenus écartent les dangers d'affection.

C'est très prudent !

???

Du feuillet de *L'Etoile belge* (*La Pierre*), du 4 janvier 1922 :

Mais il n'eut pas le temps de tirer.

Quatre poignes vigoureuses s'abattirent sur ses épaules, lui tordant les poignets.

???

Je découpe la phrase suivante dans le livre d'Andréas Latzki, *Les hommes en guerre*, d'ailleurs excellentement traduit par Magd. Marx (page 115) :

... Rien n'effleurait la perfection de sa sérénité, lorsque, son Virginia entre les dents, l'avenue s'étendait sous les yeux de Son Excellence.

Dans *Paraisir galante*, de H. Lapaire, page 76 :

... Elle courait avec la légèreté d'un sphinx...

???

De *L'Etoile belge* :

L'ex-grande-duchesse Adélaïde de Luxembourg, qui était en-

trée dans un couvent de carmélites, vient, pour motif de santé, d'être autorisée à suivre une autre règle moins rigide. Elle est devenue « petite sur des pauvres ».

Je ne comprends pas très bien, mais je suppose que c'est très beau. C'est d'ailleurs guillemeté comme une citation. Et *L'Etoile belge* est un journal grave. Elle compte même un baron dans sa rédaction, m'a-t-on dit, un vrai baron...

???

La Lecture Universelle, 86, rue de la Montagne, Bruxelles
250,000 volumes en lecture

Abonnements : 15 fr. par an ou 3 fr. par mois.

!!!

Extrait du *Matin* d'Anvers du 8 janvier 1922, une bien belle phrase :

L'Opéra, donc, a voulu réparer cette grave injustice, cette insulte presque à la majesté de l'art français. Et, faisant d'une pierre deux coups, elle accueillit, après tant d'années d'injustifié ostracisme, cette « Hérodiade », qui fit triomphalement le tour du monde en une solennité fastueuse dont tout le bénéfice alla s'ajouter aux fonds déjà réunis pour immortaliser l'image du musicien célèbre, à laquelle Manon, Charlotte, Thais, Sapho, Griséidis, Salomé, pourront apporter l'hommage de leurs couronnes de marbre.

Il s'agit de la Grande Opéra, évidemment...

HOMMES FAIBLES

Dépourvus de forces viriles et atteints d'impuissance
presque des

PILULES HERIAL

HERIAL A, stimulant immédiat HERIAL B, régénérateur,
15 et 50 la boîte, franco poste. Les 3 boîtes : 43 fr. 75, franco poste

Notice explicative franco sur demande

Se trouvent à Paris : Pharm. LAIRE, 114, rue de Turcoigne
& Bruxelles : Pharm. PELEKIN, 2, rue de l'Éclair
et dans toutes les bonnes pharmacies.

Souscription pour le monument à élever à Paris à la mémoire des Soldats Belges morts en France

Report de la liste précédente fr. 103,280.23

Ecole de Chokier (instituteur Discry)	3.—
Ecole de Boussu	16.95
Féd. Nat. des Combattants belges de Lille	50.—
Divers à Lille (souscr. reçues par M. Bricourt et le lieutenant G. F. Schulten, à Lille)	80.50
Mines de Vicoigne, Nœux et Drocourt, à Nœux (Pas-de-Calais)	1,000.—
M. Decamps, 16, rue de Toqueville	25.—
Gouvernement provincial Flandre occidentale	3,000.—
Ecole de Ere-lez-Tournai	126.55
Compagnie des Wagons-Lits (Paris)	2,500.—
Compagnie des Glaces de Saint-Gobain (reçu par M. Declère)	1,000.—
Liste de souscription de M. Lafontaine (Chambre de commerce belge de Paris)	120.—
Chemins de fer de Lessines (pers. de la gare et at.)	101.50
Gouvernement provincial de la Flandre orientale	2,500.—
Chef de station de Hasselt, pour son personnel	313.00

Fr. 114,126.82

N. B. — Seule de toutes les provinces belges, la province du Brabant a refusé de souscrire au monument, sous prétexte que le monument du Père-Lachaise ne sera pas érigé dans son territoire.

Le conseil provincial du Brabant est vraiment plus provincial qu'il n'est permis.

COMMUNIQUÉ

On se souvient des beaux bals organisés à l'Hôtel Astoria par « L'Aide et protection aux estropiés et aveugles travailleurs ».
Le Cercle « L'Oasis », reprenant la tradition, annonce pour le 4 février, à l'Hôtel Astoria, un bal privé et de gala, qu'il offrira au profit de L'A. P. E. A. T., l'intéressante œuvre philanthropique.

Les invitations sont lancées

NOSCHEL
TAILLEUR
CHEMISIER
CHAPELIER
Toujours
LA DERNIÈRE
COUPE
Tissus
HAUTE NOUVEAUTÉ
PRIX AVANTAGEUX
39. R. DE L'ÉCUYER
FACE DE LA RUE LÉOPOLD
Anciennement 38 B Anspach Coin rue Grétry



HOMMES FAIBLES

Depourvus de forces viriles et atteints d'impuissance

prenez des
PILULES HERIAL

HERIAL A, stimulant immédiat HERIAL B, régénératrice.
15 fr. 50 la boîte, franco poste. Les 3 boîtes : 43 fr. 75, franco poste
Notice explicative franco sur demande
Se trouvent à Paris : Phie LAIRE, 111, rue de Turenne
à Bruxelles : Phie PELERIN, 20, rue de l'Écuyer
et dans toutes les bonnes pharmacies.

Les Cigarettes
L'ELITE CLUB
ET
AFTER DINNER
sont incomparables

MERRY GRILL 19, Place Ste Catherine
BRUXELLES
OU L'ON VA LE SOIR
Rendez-vous du monde sélect
ATTRACTIONS - DANSES - SURPRISES
JIMMO, le chansonnier : les MARYETTIS
Mme CAYRAL la fine diseuse
Miss VERA SYONEY WILLIAMS

Arthritiques, Goutteux

TROUVEZ VOTRE SALUT DANS L'

HYDROXYDASE

Eau minérale naturelle du Breuil et du Broc
(Puy de Dôme-France)

C'est la seule eau connue douée de propriétés fixatrices d'oxygène directes.

« Il n'y a, à ma connaissance, rien de pareil en hydrologie à l'eau du Breuil. »

Professeur GARRIGOU.

Consultez votre médecin et demandez-lui son avis sur cette eau naturelle, remède topique de l'arthritisme. Ecrivez-nous et demandez-nous la brochure du Docteur Jean Pariot de la faculté de médecine de Paris, licencié ès sciences : « Observation d'un cas de Rhumatisme Articulaire Chronique déformant, traité à l'Hôpital de la Charité par l'HYDROXYDASE. »

Brochures, renseignements et vente à la PHARMACIE GRIPEKOVEN, 37-39, rue Marché-aux-Poulets, BRUXELLES

QU'EST-CE QU'UN KASTAR : Le *Kastar*, mot vieux wallon, c'est l'aspirant. Pour devenir *Kastar*, il faut avoir prêté à quelque moment. Ce peut être par une qualité morale, physique, professionnelle ; ce peut être par un geste, un mot, une aventure. De même que la valeur, le *Kastarat* n'attend pas le nombre des années. Chacun des Conseils communaux du Grand-Bruxelles présentera deux *kastars* à notre concours *POURQUOI PAS ?* publiera chaque semaine le portrait d'un *Kastar*, et ses titres au *Kastarat*. Le suffrage universel de nos abonnés et acheteurs se sera décidé au dernier recensement, après les éliminatoires d'usage, le soir, destiné à passer à la plus lointaine postérité, du SUPER-KASTAR.

PARMI TOUS LES KASTARS DES CONSEILS COMMUNAUX DU GRAND-BRUXELLES,

Quel est le Super-Kastar, le Kastar de la Kastogne ?

LE CONSEIL COMMUNAL DE SAINT-GILLES PRÉSENTE AUX SUFFRAGES DES LECTEURS ET LECTRICES DU *POURQUOI PAS ?*

M^{LLE} MARGUERITE PARTOES

CONSEILLÈRE COMMUNALE A SAINT-GILLES

DEVISE :

Sous la robe

(un volume par E. DE MOULDER)



RÉFÉRENCES :

Penthésilie

Madame Gibou

Anastasie

Le Conseil Communal de Saint-Gilles est ambitieux : il semble vouloir à tout prix décrocher la timbale du *Super-Kastarat*.

Un troisième candidate, M^{lle} Marguerite PARTOES est entrée au Conseil lors des dernières élections. Elle appartient au groupe catholique du Conseil — pardon au « groupe populaire », lequel n'est assure-t-on qu'un camouflage de l'autre. Mais l'art de se travestir, de se maquiller, et même de se grimer un peu, est-il reprochable quand c'est une femme qui en use ? Faisons donc de ce côté, crédit à M^{lle} PARTOES.

M^{lle} PARTOES n'a pas, comme Madame SPAAK, une voix douce et chantante, voire mélodieuse. Son organe vocal est rude et quasi-masculin : il peut tonner à l'occasion et écraser l'interrupteur ! Et ceci — hâtons-nous de le proclamer ! — n'a rien à voir avec le caractère de la Conseillère, lequel est enjoué, charmant et même espiègle, disent ses familiers.

Au Conseil Communal, pour bien prouver qu'elle n'a peur de rien, elle a abordé de face un des problèmes sociaux qui préoccupent le plus les savants, les penseurs... et les hygiénistes : elle fait une guerre sans merci à la prostitution, aux lieux interlopes, aux dancings, aux débits de boissons, aux cinémas trop... gais ; elle ne cesse de réclamer l'application rigoureuse de la loi du 16 août 1887 sur l'ivresse publique.

Être la Jeanne d'arc d'une pareille guerre, n'est-ce pas posséder un titre sérieux au *Super-Kastarat* ?

M^{lle} MARGUERITE PARTOES se présente avec le n° 5 dans la
QUATRIÈME CATÉGORIE DES KASTARS :
LES GRANDS CRUS BOURGEOIS, GARANTIS PUR RAISIN !